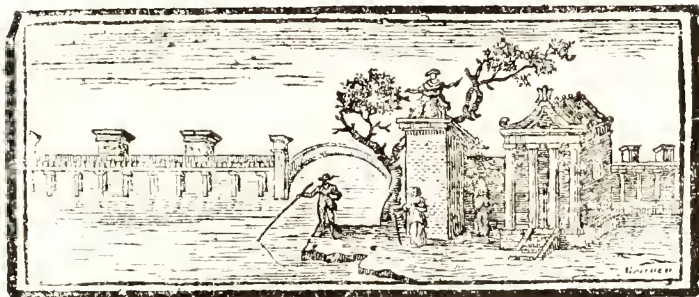
LE
COMTE D'ARTOIS,
ROI DE BOTANI-BAY.
A TOUS LES FUYARDS,
TRAITRES, PROSCRITS
DE LA FRANCE,



SUITE
DE LA
CORRESPONDANCE
D'ANGLETERRE
A BRUXELLES.
ET DE L'ÉTABLISSEMENT DU PRINCE
A BOTANY-BAY.



LA harangue de l'ambaſſadeur Britannique ; les offres généreuſes de ſa cour au prince fugitif, avoient fait renaître la joie & l'eſpérance dans ſon cœur oppreſſé. Précipité dans un abîme de malheurs par les jeux cruels de la fortune, livré aux anxiétés les plus déchirantes, aux plus ſenſibles privations, aux périls les plus formidables ; tout d'un coup, par un nouveau caprice de cette déeſſe volage, ce jeune prince ſe trouve dans une ſituation

dont la gloire & les charmes ſurpaſſent tout ce que le ſort lui fit éprouver de plus doux aux époques les plus fortunées de ſa vie. Voilà les utiles & néceſſaires viciſſitudes par leſquelles elle ſe plaît à éprouver les grands courages; c'eſt en les faiſant paſſer par les voies pénibles de l'adverſité qu'elle les rend dignes du dégré éminent d'élévation auquel elle les deſtine en ſecret. Peut-être déſire-t-elle auſſi de rendre par-là ſes dons plus précieux au petit nombre d'hommes qu'elle favoriſe; c'eſt une coquette habile, qui ſait que l'abandon le plus voluptueux de l'amour tire ſouvent ſon plus grand prix des refus & des rigueurs qui l'ont précédé.

Un ſi grand deſſein, les préparatifs indiſpenſables pour aller prendre poſſeſſion d'une couronne ſi lointaine, exigent néceſſairement le concours d'un grand nombre de coopérateurs. On ne peut mettre tant d'hommes en mouvement qu'avec beaucoup de lumieres & d'expérience; le prince ſe détermine à raſſembler ſon conſeil; ce conſeil, compoſé de quatre perſonnes ſeulement, réunit peut-être plus de ſageſſe & d'habileté que le prégadi de Veniſe ou la junte de Caſtille. Le gouverneur des princes héréditaires en eſt le chef: pourvu, ſur l'éducation, de lumieres bien autrement fructueuſes que celles des Locke, des Jean Jacques, des Crouzaz, il a gagné ſix millions à ſon métier; mais s'il a formé ſes éleves ſur le modele de leur auguſte pere,

on peut dire que les honoraires ſont encore loin de répondre au mérite d'une ſi belle inſtitution.

Le capitaine des levrettes, charge qui n'eſt mince ni pour l'importance ni pour le profit, ſiege à ſes côtés ; doué de la même vertu que les animaux qu'il gouverne, il les égale en fidélité, & les paſſe de beaucoup en intelligence. Combien de conſeillers d'état de qui on ne pourroit dire ni l'un ni l'autre !

Le premier valet-de-chambre, le jeune *Blondin;* occupe avec raiſon la troiſieme place du conſiſtoire. A Rome, il eût pût devenir cardinal, tant il eſt joli ! à Poſtdam, on l'eût fait aide de camp, Adrien l'auroit placé dans l'Olympe. Le prince, ſage dans ſes goûts, ne s'en ſervoit que pour ſe faire déchauſſer ou pour porter ſes miſſives amoureuſes aux jeunes Danaë, dont les charmes l'avoient ſéduit. Dans un emploi ſi délicat, *Blondin* a toujours montré un cœur inacceſſible aux tentations les plus fortes ; l'or, la beauté, ces deux tyrans de notre vie, ne l'ont jamais ſubjugué. Né dans une claſſe obſcure, il s'eſt montré capable de grandes choſes ; il n'a pas tenu à lui que Gibraltar n'ait changé de maître. Il s'eſt élevé par degrés de l'emploi de valet de pied, à celui de membre du conſeil : il eſt à la veille d'être pourvu d'une ambaſſade ; ſon éloquence naturelle & perſuaſive promet à ſon maître autant de ſuccès dans la

carriere diplomatique qu'il lui a déjà préparé de triomphes dans les ruelles.

Le membre du conſeil que je nommerai le dernier, & que nous euſſions dû placer avant tous les autres, c'eſt le prince lui-même. Une douce majeſté répandue ſur toute ſa perſonne, le fait paroître ſupérieur aux revers qu'il vient d'éprouver, & digne du ſort glorieux qui l'attend, il regarde avec bonté les trois fideles compagnons de ſa fortune, leur dit à tous de ces choſes obligeantes qui rendent les ſerviteurs plus attachés, & les princes plus aimables, les fait aſſeoir, ſe place lui-même dans un fauteuil, & leur adreſſe le diſcours qui ſuit :

« Je n'ai pas tout perdu, puiſqu'il me reſte des amis fideles ; la fortune n'a pas épuiſé ſur moi toutes ſes rigueurs, puiſqu'elle me laiſſe encore la conſolation de répandre mes peines dans leur ſein, puiſqu'elle ne m'a pas ravi le doux plaiſir de les voir chaque jour, me donner de nouvelles preuves de leur reconnoiſſance & de leur dévouement.

Une proſpérité non interrompue, juſqu'à l'époque récente où mes malheurs ont commencé, ne m'avoit point laiſſé connoître tout le prix d'une véritable amitié : je l'éprouve maintenant ; & ce ſentiment me paroît ſi doux, qu'il ſuffiroit ſeul pour me dédommager de tout ce que j'ai perdu, pour me tenir lieu de toute autre félicité. Mais ce qui ſuffit à mon bonheur, ne ſuffit pas à ma gloire, &

je ne ferois pas digne des facrifices que vous avez faits pour moi, fi je négligeois l'heureufe occafion qui fe préfente, de vous faire retrouver plus que vous n'avez quitté pour me fuivre, de vous faire jouir d'un fort affez brillant pour exciter l'envie, même de nos ennemis. »

» Vous êtes inftruits des offres généreufes qui me font faites par le cabinet Britannique ; vous m'aiderez de vos fages confeils dans cette occurrence difficile, vous réglerez par les lumieres de votre expérience, la conduite que je dois tenir avec lui.

La perfpective que le miniftere Anglois me préfente, a de quoi féduire, & je devrois bénir ma fortune, quand elle ne m'auroit pas laiffé d'autre voie, pour fortir du dédale d'embarras, de l'abîme d'humiliation où je confeffe que mon imprudence m'a précipité ; mais la Grande-Bretagne n'eft pas la feule puiffance à qui mon fort infpire de l'intérêt ; un grand prince du continent m'offre fon entremife, pour me procurer un vafte établiffement au nord de l'Afie.

Nous devons mûrement examiner lequel des deux mérite la préférence ; je fuis d'autant plus jaloux d'être inftruit de vos opinions fur ce fujet important, que votre intérêt eft prefque la feule chofe que je veux confulter avant de déterminer mon choix ; peu m'importe de régner dans une zone glaciale ou tempérée ; régner eft mon but unique : mais fi je défire vivement de parvenir à ce com-

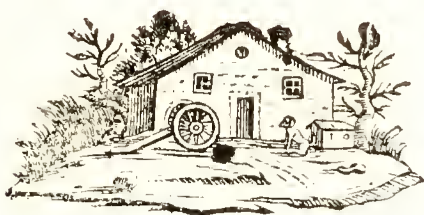
ble de l'élévation humaine, c'eſt ſur tout, parce qu'il me permettra de vous combler de biens & d'honneurs ; c'eſt pour vous que je veux régner. Voyez donc où votre inclination vous fait pencher : voyez qui doit l'emporter des iſles ou de la terre-ferme, du nord ou du midi, du froid ou du chaud, des Noix-Muſcades ou des Martres-Zibelines.

« Pour que vous vous décidiez en connoiſſance de cauſe, je n'aurai rien de caché pour vous ; je vous ouvrirai mon porte-feuille avec auſſi peu de réſerve que mon cœur, car je compte ſur votre inviolable diſcrétion, autant que ſur votre éternel attachement. »

Ici les trois conſeillers lui firent à l'envi les plus fortes proteſtations de zele & de fidélité ; nous croyons qu'ils lui ont tenu parole, & nous ne devons qu'au haſard le plus ſingulier & le plus impénétrable, les renſeignements qui nous mettent à même de ſatisfaire la juſte curioſité du public, ſur un ſujet auſſi piquant. En dire davantage, ce ſeroit expoſer notre correſpondant à n'avoir plus rien à nous mander. Pourſuivons :

« Si Londres s'émeut au récit de mes infortunes, croyez-vous que Vienne y ſoit inſenſible? Si Windſor confeſſe m'avoir des obligations, Trianon a-t-il moins de droits ſur Schonburn? lui a-t-il rendu moins de ſervices? Et qui ne ſait l'empire abſolu que j'ai conſervé ſur Trianon, juſqu'au moment fatal où les remparts de la baſtille ſont tombés avec leur intrépide défenſeur !

» Les amis que je me ſuis conciliés pendant que la fortune m'a ſouri, ſont ma reſſource, maintenant que je me vois en bute aux traits de l'adverſité. J'ai reçu hier par un courrier extraordinaire du cabinet de Vienne, deux lettres bien précieuſes ; la premiere eſt du maître, & toute entiere de ſa main ; la ſeconde eſt de ſon premier miniſtre : je vais vous les lire l'une & l'autre, & vous verrez par l'étendue de ma confiance en vous, que je ne ſuis pas indigne peut-être du rare & généreux dévouement qui vous attache à ma fortune. »

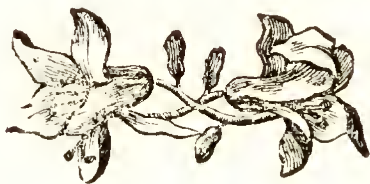


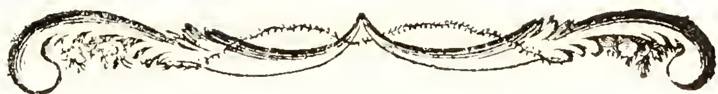
PREMIERE LETTRE.

J'AI appris avec douleur, mon cher Comte, les événements qui vous ont forcé de chercher un asile dans mes provinces des Pays-Bas. J'ai envoyé à Trautmansdorf les ordres les plus précis pour que vous y soyez traité comme moi même. Je m'occupe de votre sort avec le plus vif intérêt ; vous en verrez des preuves dans la lettre que j'ai ordonné à Kaunitz de vous écrire. L'état déplorable de ma santé ne me permet pas de vous en dire davantage. Je serai jusqu'à mon dernier soupir, votre bon ami,

JOSEPH.

La suite après-midi.





SECONDE SUITE
DE LA
CORRESPONDANCE
D'ANGLETERRE A BRUXELLES,
A VIENNE,
ET DE L'ÉTABLISSEMENT DU PRINCE
A BOTANY-BAY.

LETTRE II

MONSEIGNEUR,

Le cabinet de Vienne, dont j'ai l'honneur d'être le chef, concourra toujours avec le zele le plus actif à l'accomplissement des desseins magnanimes que sa majesté a conçus pour la gloire & la satisfaction de votre altesse royale.

Nous avons tenu conseil sur votre position; je vais vous en écrire le résultat, j'y ajouterai quelques reflexions. Mais je prie votre altesse

royale de ne communiquer mes dépêches à perſonne, & de ne prendre conſeil que de ſa haute ſageſſe ſur le parti auquel il lui convient de s'arrêter.

On me mande de Trianon que je puis & dois vous écrire avec la confiance la plus illimitée : vous vous appercevrez facilement que je ſatisfais aux déſirs qui me ſont manifeſtés ; mais je vous avouerai avec franchiſe que je ne porterois pas l'ouverture auſſi loin, ſi je ne me regardois comme certain, ſur l'aſſurance qui m'en eſt donnée, que je n'aurai du moins pour cette fois, d'autre confident que vous-même.

(Chacun de vous eſt un autre moi-même, dit le prince en jetant un regard attendri ſur les trois conſeillers ; Kaunitz & moi ne courons aucun riſque, & je ne manque point à ce qu'il me preſcrit en n'ayant rien de caché pour vous.)

Il s'agit, MONSEIGNEUR, de procurer à votre alteſſe royale un établiſſement digne de ſa naiſſance, & ſuffiſant pour ſes beſoins. Je ne crois pas que le voiſinage de la France doive avoir beaucoup d'attraits pour vous ; d'ailleurs, la pulmonie, la peſte & le ſabre des Spahis ont tellement fait déchoir le crédit de notre cabinet dans la partie centrale de l'Europe ; qu'il nous ſeroit impoſſible de vous procurer un pouce de terre en Allemagne, & même en Pologne. Il ne faut pas penſer davange à l'Italie. La Turquie auroit

pu être de reſſource ; mais à la tournure que prend la guerre, les cheveux de votre alteſſe royale auroient le temps de blanchir avant que les pandours Autrichiens aient détaché de l'empire Ottoman, aſſez de terre ſeulement pour vous faire ſeigneur de paroiſſe.

Je ne vois abſolument qne la Ruſſie, où vous puiſſiez fonder un eſpoir ſolide, & qui vous convienne ſous tous les point de vue imaginables. L'union la plus étroite regne entre les cabinets de Vienne & de Pétersbourg : la guerre ni la paix n'en peuvent relâcher les liens. C'eſt l'Impératrice qui a entrainé mon maître dans la guerre Ottomane, dont elle recueille tous les lauriers & tout le profit, & nous, les pertes & les affronts. Je l'avois prévu ; j'ai fait les plus grands efforts pour l'en détourner ; tout a été inutile. Sa manie eſt de faire l'Alexandre ; mais comme diſoit *Campobaſſe*, nous voilà bien *déſalexandriſés*. Il n'aura de commun avec ce célebre fou, que de mourir à la fleur de ſon âge. S'il m'avoit cru, ſon regne auroit été glorieux & pacifique : la gloire & la paix ne ſont pas imcompatibles, & quand elles ſont réunies, la pre- miere ne fait du moins verſer de pleurs à perſonne.

Je vous confie un ſecret important : mon maître l'eſt encore du cœur de l'Impératrice de Ruſſie. Cette inclination née d'un premier voyage à Pétersbourg, s'eſt fortifiée dans le diſpendieux & inutile pélerinage de Crimée.

Il a été bien tenté de ſceller ſon bonheur du ſceau de l'hyménée ; mais ce mariage, comme celui d'Irène & de Charlemagne, n'a pas été au-delà du ſimple projet. Peut-être l'ombre de Pierre III l'a-t-elle effrayée ; quoi qu'il en ſoit, il a modéré ſes ardeurs, & cette nouvelle Clymneſtere, ſi elle eſt majeſté impériale, ne ſera du moins jamais majeſté céſarée.

D'après ce qui précede, vous voyez s'il eſt préſumable qu'on refuſe à Pétersbourg rien de ce que mon maître y demandera pour vous.

L'empire de Ruſſie eſt ſi vaſte, qu'on pourra vous y céder 20,000 lieues carrées de terrein ſans qu'il y paroiſſe. Ne portez point vos vues ſur les frontieres contiguës à d'autres états Européens ; celles par où l'empire touche à la Turquie, à la Perſe, à la Chine, doivent également reſter intactes ; vous établir au centre, ce ſeroit mettre *imperium in imperio*, & Potemkim ſeroit ſifflé par Fox, s'il s'en aviſoit. Reſtent donc les régions du Nord, & le conſeil de Vienne s'eſt arrêté à demander la Sibérie pour vous, ſi vous approuvez.

Je ne vous dirai rien de plus par ce courrier-ci. Mes occupations ſont immenſes : l'empereur s'approche viſiblement de ſon tombeau, ſes armées ſe fondent en Hongrie comme la neige des montagnes au printemps. Les Pays-Bas ſont en feu pour des querelles théologiques ; & il paroît que la joyeuſe entrée aura des ſuites très-lugubres. Le tréſor eſt à

ſec ; le papier monnoie perd 80 pour 100, il ne nous reſte de crédit qu'à Czarſco-Zelo & à Trianon, & Trianon n'en a bientôt plus nulle part. Mon attachement ſeul pour l'empereur me retient au timon des affaires. Ce ſeroit mal reconnoître les bien-faits dont ſa mere & lui m'ont comblé, que de l'abandonner dans la poſition cruelle où le jettent le dépériſſement de ſa ſanté, le malheur attaché à ſes armes & la révolte d'une partie de ſes ſujets. Puiſſé-je, au triſte plaiſir de diminuer un peu l'amertume de ſes derniers jours, unir la ſatisfaction de vous prouver par des ſervices que vous daigniez agréer, combien je ſuis avec reſpect, monſeigneur,

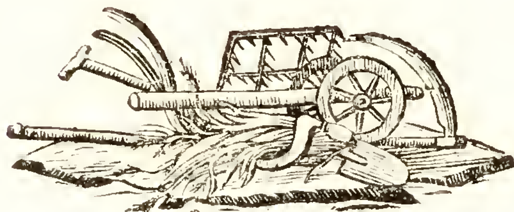
de Votre Alteſſe Royale,

Le très-humble, très- obéiſſant
& très-dévoué ſerviteur,

KAUNITZ.

Ici finiſſent, à notre grand regret, les détails politique de la derniere lettre de notre correſpondant de Bruxelles. Nous attendons par l'un des plus prochains courriers l'hiſtoire des débats du conſeil, & la copie des dépêches qui auront été expédiées en réponſes aux propoſitions de Londres & de Vienne ; & nous ne manquerons pas à mettre le public du ſecret.

Notre correſpondant nous écrit par P. S. que les viperes ſe ſont tellement multipliées aux Pays-Bas cette année, que les apoticaires ont baiſſé le prix de la thériaque de 25 pour 100.



DE



De par le COMTE D'ARTOIS , *roi de la baie Botanique aux terres Auſtrales , & des peuplades de malfaiteurs échappés de l'échafaud & des galeres Angloiſes.*



A tous les fuyards & proſcrits de France, princes & valets, traîtres & bandits, princeſſes & filles de joie, juges ignorants & vendus, prêtres paillards & impies, &c &c. &c...... Faiſons ſavoir que dans l'autre hémiſphere, vers le pôle ſud, le vaſte continent des terres auſtrales leur offre uu pays nouveau, aſile fait pour eux.

Là ils verront ces qualités qui les ont proſcrit en France, généralement répandus dans cette nouvelle nation, l'écume de d'Angleterre. Là toutes les richeſſes appartiennent à celui qui ſait s'en emparer. Là tous les honneurs ſont à ceux qui ſavent s'élever, le fallût-il par la force ou par l'intrigue. Là le petit eſt l'aliment du grand. Là tout eſt ſacré au ſtupide qui croit, & tout eſt libre à celui qui ſait tromper. Là les paſſions ſont les dieux qu'on encenſe. Là ce que l'on appelle vice,

par-tout eſt reconnu force d'eſprit, vertu. Et de ce pays je ſuis le roi.

Les Anglois qui aiment à fonder des empires, viennent de me placer ſur le trône de ces nouveaux états. « Ce ne ſont point, » m'ont-ils dit, des cœurs amolis par les » douceurs de la ſociété ; ce ne ſont pas des » hommes pliés ſous le joug des uſages & » des loix, ſur leſquels vous allez régner ; » ceux-ci ſont plus dignes de vos volontés » dures, cruelles ; ils auront de la fermeté, » de l'inſurrection pour les combattre. . . . . » ſourdes, cachées dans leurs arrêts, fantaſ- » ques, capricieuſes dans les punitions ; vos » ſujets auront de la fineſſe, de la ruſe pour » les prévoir & s'en parer ; & de ce conflit » entre votre puiſſance & eux, naîtront » mille occaſions de vous mettre à la place » de la loi impuiſſante ou trop forte, & le » poiſon ou le fer ne feront pas inactifs dans » vos mains. »

Vous donc, princes fugitifs, miniſtres de l'intrigue & du crime, héros de dureté & de tyrannie, ſangſues du peuple, & au beſoin, aſſaſſins de vos freres, aigles ſuperbes précipités de l'Olympe, & volant maintenant terre à terre comme le ſombre hibou.

Vous grands & nobles du royaume, courtiſans rampans & à votre tour, maîtres durs & impérieux, chargés d'honneurs qui fuient, & de richeſſes qu'on vous arrache, voués à

l'inutilité & à la débauche, moineaux paillards effrontés, nourris dans la grange de vos maîtres, ou sur la gerbe du laboureur...

Vous princesses & baronnes, duchesses & marquises, tour à tour, idoles & prêtresses de la volupté ; déesses puissantes qui maîtrisez les hommes ; ouvrieres méprisées de leurs impudiques plaisirs, ressorts déliés des cabales, des intrigues, levain puissant des divisions, des bouleversements des sociétés ; fauvettes, coquettes & libertines qui voltigez d'arbre en arbre, d'un amant à un autre, & comme les femelles de nos volieres, mangez vos œufs, & plumez vos petits...

Vous tous brigans & valets ; espece entre l'homme & la bête, plus cruels que le tigre, plus bas, plus dégoûtants que le colimaçon, instruments utiles du crime & du vice, frélons voraces, qui déchirez le sein qui vous nourrit ; guis parasites, qui détachés du chêne dont vous pariez les branches, tombez & mourez sur la terre qui n'a aucun suc pour vous.....

Vous, les interpretes de la loi que vous ne connûtes jamais, dont la balance immobile ne penche que sous le poids de l'or, ou attirés par la main libertine qui vous dônna des plaisirs, cœurs endurcis contre les cris du foible ; oppresseurs des sujets & des rois, petits tyrans, prêts de glisser du trône où vous avoient placés les abus & le temps en-

core plus puiſſant qu'eux. Singes de la fable ; auſſi grimaciers, auſſi frippons que lui....

Et vous faux prêtres du vrai Dieu, miniſtres de Plutus & de l'amour, qui dégoûtés des intrigues, des brouilleries des familles ; las de pourſuivre des roſes qui n'étoient plus faites pour vous, préférez un libertinage facile & ſans pudeur, chargés des richeſſes que la bienfaiſance avoit dépoſé dans vos mains pour paſſer à vos freres, diſſipateurs de ces tréſors ſacrés pour un vain luxe & des plaiſirs effrénés, polype ſans conſiſtance, qui détruiſez le corps auquel vous vous attachez.....

Vous tous enfin que la France prétend expulſer ou plier à ſes loix ſéveres, vous qu'elle blâme tout haut des paſſions qu'elle a nourri, & qu'elle veut détruire, ne ſachant pas en tirer parti, accourez tous autour de moi. Nos Antipodes ont des uſages, des loix toutes oppoſées à celles de nos compatriotes. Ce que ceux-ci blâment, proſcrivent comme des vices, les autres l'approuvent, le pratiquent comme vertu. C'eſt la nation que vous êtes dignes d'étendre, c'eſt la nation que je ſuis fait pour commander.

Que ſi pluſieurs d'entre vous qui m'êtes ſincérement attachés, ne vouloient pas s'en ſéparer, & craignoient de ſe confondre, ſe perdre parmi les Anglois qui ont fondé l'empire, ils pourront avec moi bâtir la capitale.

Nous choiſirons une iſle qui puiſſe nous renfermer ſûrement comme une troupe d'amis,

dans le cas de ſoulevement des provinces, de mécontentement des colons, ce qui pourroit bien nous menacer pour les premiers temps ſeulement; car par la ſuite mille intendants, deux cents régiments, des droits ſans nombre de ſervitudes & de redevances, dix mille châteaux forts, la demeure des ſeigneurs, nous aſſurent un paiſible gouvernement; par nos travaux on verra bientôt une Tyr nouvelle ſortir des eaux, où cette ville ſuperbe, bâtie par des François, l'élite de la nation, & tous dévoués aux plaiſirs, aux voluptés, fera revivre un nom ſacré dans les faſtes des Priapiſtes, elle ſe nommera *Sodôme.* De nos jours les carreaux du ciel tombent rarement, nos prêtres n'ont plus de force pour les lancer, & duſſent-ils nous menacer, nous ferons dire de nous au milieu de nos fêtes & orgies, ce qu'Horace a dit de l'homme au ſein de la vertu.

Accourez-donc tous amis & compagnons de fortune, quittez la France qui ne vous convient plus. Laiſſez les habitants, devenus rares, ſe préparer de long ennuis par l'égalité qui va s'établir dans les plaiſirs comme dans les conditions, pour vous enflammer du même feu qui a fait bouleverſer ce royaume, venez par mille chocs oppoſés, & des efforts nouveaux, fonder ma capitale. J'écris à mes couſins, les princes de Condé & de Conti, pour leur propoſer de concourir avec moi au gouvernement d'un vaſte empire.

Condé ſera mon vice-roi dans le continent, car j'habiterai le plus ſouvent l'iſle. Il pourra étendre librement la domination dure, & les mépris de ſon orgueil ſur les échappés des galeres d'Angleterre, à qui ſont diſtribués les campagnes, & dont il pourra s'amuſer à faire la chaſſe, quand celle du gibier ordinaire l'ennuiera.

Le prince de Conti ſera mon premier miniſtre, il eſt ſévere & cruel, il ne faut rien moins qu'un tel caractere ponr maintenir les loix en vigueur parmi un peuple qui ſera plein de force & inſubordonné.

Caglioſtro ſera mon intendant des finances. On m'avoit propoſé Calonne, mais il ne ſait trouver de l'argent, que par-tout où on veut lui en prêter ; & la confiance eſt bientôt uſée par les intérêts ſi forts qu'il promet, & qu'il ne paie pas ; l'autre au contraire, plus adroit, ſait, arracher de tous les pays des rétributions énormes. Ses receveurs ſont répandus chez toutes les puiſſances. Leur quittance eſt une fiole de beaume, & celui qu'il pourra faire recueillir dans mon Royaume, aura ſûrement beaucoup de vertus.

Le duc de Luxem...... aura le département de la guerre, il la fait avec beaucoup de ſang froid, dans le cabinet. Au reſte, nous n'aurons rien à craindre des habitants des autres continens. De vaſtes mers nous en ſéparent, il n'y aura jamais dans mes états que quelques ſéditieux, quelques brigands plus entrepre-

nants que les autres, à maintenir dans l'ordre, à réduire. Je ſais les conduire, & au beſoin & je ſaurai les exterminer tous.

Linguet ſera chargé des affaires étrangeres, c'eſt un grand bavard qui ſaura endormir de belles phraſes les puiſſances qui me feront des demandes. Sa logique adroite ſaura étendre mes droits ſur eux par mes alliances & les traités, elle ſaura borner les leurs, & excuſer mes refus. Comme les négociations ne ſeront pas fréquentes, & par une ſage économie, bien néceſſaire dans un grand empire, ce ſera auſſi mon hiſtoriographe ; il reprendra ſes annales.

Je donnerai les ſceaux à Deſpréménil, il en ſera flatté, car ſon ambition eſt grande, & la cire jaune ſera auſſi bien dans ſes mains, que le maſtic l'étoit dans celles de ſon pere, lorſqu'il cachetoit du tockaï & du muſcat qu'il avoit fabriqué lui-même.

Cette grace, & je la lui dois, lui donnera la conſiſtance qu'il s'efforce depuis long-temps d'acquérir dans la ſociété, & qui eſt telle en France, qu'un quidam a oſé lui dire aux états-généraux, dont il s'étoit abſenté pour cauſe : *qu'il importoit peu à l'aſſemblée de connoître ſes motifs, qu'elle ne s'étoit pas apperçu qu'il avoit manqué, & que dans tous les cas il étoit excuſé, parce qu'il devoit reſter ignoré.* Mais il ne le ſera pas dans mon empire. Il peut être aſſuré de toute ma faveur, parce

que je connois ſes talents, & je ſuis ſûr qu'il eſt guéri de cette folie des *états-généraux* dont il eſt bien ennuyé.

La feuille des bénéfices, car je veux en avoir à donner. Cette feuille ſera pour l'archevêque de Paris; c'eſt un ſaint homme, & après Dieu il met ſon roi; comme tous ceux qui l'ont dans les états chrétiens; il commencera par choiſir les bons. Je lui en abandonne à ſa ſoif, car j'ai été pénétré de la peine qu'il a dû ſentir à prononcer aux états-généraux deux phraſes qui le ruinent.

Meſſieurs, (*a-t-il dit* le cœur gros de ſoupirs) *Meſſieurs, nous abandonnons volontiers, & de bon cœur*, (Dieu le fait) *nos dîmes & nos biens à la nation; nous la ſupplions de prendre des moyens pour entretenir avec décence le culte divin, pour le ſoulagement des pauvres; & pour la ſubſiſtance des miniſtres des autels.* Le pauvre homme! Il fait pitié.

Pour miniſtre de la marine, j'aurai le comte d'Hect..... Il fait le citoyen à Breſt, mais il joue forcé, & il ſera bien aiſe de venir jouir dans nos états de tous les privileges de la nobleſſe, & ſur-tout de la liberté de mépriſer, de roſſer ces vilains, qui maintenant ſont ce que la nobleſſe avoit toujours été; quelque choſe.

Il eſt d'ailleurs exercé dans la manutention des ports, le gréement, l'équippement des vaiſſeaux, c'eſt tout ce qu'il me faut; je ne

veux avoir d'autres navires que ceux qui me feront néceſſaires pour l'approviſionnement de mon iſle, en bon vin & en belles filles, encore un coup la paix fait mes délices ; il faudroit que les ſouverains ambitieux, conquérants, viſſent une fois un ſiege de Gibraltar, & qu'ils fuſſent toujours obligés d'être au combat ; s'ils avoient mon ame, ils chaſſeroient de leurs états, du monde entier la guerre, ce fléau deſtructeur ; on a d'autres moyens de modérer la population.

Auſſi ne veux-je pas de conſeil de guerre. Le maréchal de Broglie, le prince de Lambeſc, le baron Bézenval, voilà les ſeuls officiers qui m'aſſureront la paix dans mes états, en retenant dans l'obéiſſance par les fers ou par la mort, ceux de mes ſujets qui feroient faire de ces ſottiſes, que l'on proclame en France plaintes, doléances, motions, arrêtés, &c.

La juſtice de Sodôme & celle de tout mon Royaume ſera adminiſtrée par les parlements de France, qui s'en trouvent tous renvoyés. Ils ſe formeront en tribunaux de la maniere qu'ils jugeront bon être ; je veux qu'ils ne raient de leurs privileges que l'article des remontrances & de l'enrégiſtrement.

J'abandonne à leur diſcrétion les avocats & les procureurs, ils pourront en faire des juges ſubalternes & des régiſſeurs de terres. A ce métier ceux-ci s'enrichiront plus promptement

qu'à faire de la grosse, dans des pays heureux où les loix seront telles que les grands se feront justice par la force, & les petits par la ruse & l'adresse.

Les huissiers à pied & à cheval, les recors, sergens & autres suppôts de la justice de France, feront la garde bourgeoise de Sodôme, pour écarter tous créanciers qui venant des contrés outremer, prétendroient réclamer des dettes, le montant de mémoires, billets ou telle autre obligation simple, ou sur parole d'honneur, formule insignifiante, absolument abolie dans tout nos états.

Le cardinal de Brienne sera le chef de la religion, en qualité de primat, car, ainsi que la France, l'Angleterre, l'Allemagne, je ne veux point payer d'annates.

Il composera son clergé des pauvres évêques de France, que l'on réduit à la mendicité, & des abbés qu'on dépouille inhumainement de richesses qui leur avoient si peu coûté, & dont ils tiroient un grand parti, il aura grand nombre de chanoines & de moines, il fera des prêtres de ceux qui savent un peu de latin, & des maîtres d'écoles des autres qui se trouveront savoir lire.

Les premieres banques, les premieres manufactures, les premiers magasins, je les donnerai à mes principaux créanciers, & par cet arrangement, en m'acquittant avec eux,

je les rendrai comptables envers moi de quelques petites rétributions, elles ſont néceſſaires pour exciter l'émulation.

Tous ceux à qui je dois, en général, comme boulanger, épicier, fruitiere, crêmier, &c. ſont aſſurés de ma protection, & d'un état honnête dans mon Royaume, à condition de ſuppreſſion de leur créance.

Bellanger, mon architecte, à qui je ne dois rien, parce qu'il a toujours ſu ſe payer ou ſur mes maîtreſſes, ou par des arrangements particuliers avec les entrepreneurs de mes bâtiments, (ce *bagatelle* qu'il a bâti pour moi n'a pas été une *bagatelle* pour lui), Bellanger ſera le premier architecte de Sodome. Le nom ſeul de cette ſurperbe capitale doit monter ſon imagination, lui faire trouver d'avance *un genre*, *un caractere* propre à la décoration de chaque bâtiment. Nos uſages que je dicterai moi-même, lui indiquera la diſtribution; mais je peux l'avertir d'avance, que la volupté remplacera chez nous la décence. Le temple de Vénus ſera le plus beau de toute la capitale. Pour le reſte, nous aurons quelques égliſes diſpoſées comme celle des carmes, des jacobins en France, dont les chœurs fermés aux yeux du public, ôtent aux miniſtres de la religion la ſujétion de l'office. Dans chaque communauté un ſeul religieux avec le talent de *Thiémet* peut chanter une meſſe en haute-contre & baſſe-taille, enfant de chœur & corne-à-bouquin.

Quant aux autres charges & emplois de l'état qu'il feroit inutile de détailler, elles font affurées de préférence à tous les François qui vivoient de fuccion, & qui vont deffécher de befoin, tels que les fermiers-généraux, que les adminiftrateurs, régiffeurs des bureaux des perceptions quelconques, des directeurs des hôpitaux & maifons de force, les majors des régiments, les receveurs & régiffeurs particuliers, des intendants de maifon, des maltotiers & commis fans nombre, des clercs de procureur qui vont perdre chez leurs patrons ruinés jufqu'à la tourte & l'aloyau qu'on leur donnoit fans deffert. Une foule de moines mendiants qui ne trouveront plus d'aumônes, des capucins fur tout, voués à la malpropreté & l'ordure, chaffés de France par l'odeur de fainteté où ils vivent, & leur inutilité pour la philofophie ; fi je n'ai pas de monaftere à leur donner, j'aurai des emplois analogues à leur favoir & à leur goût, le privilege exclufif d'une compagnie pour la pompe antiméphitique & les acceffoires.

Enfin, tout le peuple François qui va émigrer, chaffé par la faim, ou échappé à à l'efclavage, voulant jouir de fa liberté, tels que les habitants des maifons de force, les forçats échappés aux galeres & aux prifons des parlements, les filoux, efcrocs, efpions, mouchards, tous les chevaliers d'induftrie, petits - maîtres faifant des dettes qu'ils ne

paient pas, & des affaires où ils ne ſe ruinent guere & ne s'enrichiſſent jamais ; toute la valetaille réformée des grandes maiſons ruinées, bedeaux, ſacriſtains d'égliſes, maquereaux, cocus & greluchons, &c. &c. Tous trouveront dans le royaume une exiſtence honnête, aiſée en raiſon de leurs talents.

Mais comme un grand empire ne ſe ſoutient pas ſans la population, nous invitons toutes les femmes de France mécontentes de leurs maris, les filles mal payées par leurs amants, échappées à la ſalpétriere ou à leurs mamans, de paſſer à la Baie Botanique, elles y trouveront toutes ſortes d'avantages. Un des plus grands du pays, c'eſt que le climat ſeul guérit cette maladie fâcheuſe, poiſon de nos plaiſirs ; elles peuvent être aſſurées du reſte d'une exiſtence fort belle.

Leur département ſera confié à la ducheſſe de Polignac ; c'eſt un emploi fait pour elle, & auquel j'en ajouterai un autre ; ce ſera de nous monter en princeſſes & ducheſſes, marquiſes & baronnes ; elle me les indiquera, & je leur ferai des invitations particulieres de venir embellir ma cour. Que ſi, effrayées du trajet, une grande partie de ces dames, contentes encore de leur ſort en France, n'acceptoient pas mes offres, la ducheſſe ſe chargeroit bien de faire un remplacement dans les actrices & filles du Palais-Royal, & même petites ouvrieres des boutiques de Paris, en-

doctrinées par elle, ce seront bientôt autant de femmes de qualités.

Enfin, il ne sera rien négligé pour assurer à cet empire naissant une gloire nouvelle, & à ses habitants heureux l'accomplissement de tous leurs goûts sans bornes, & de leurs désirs sans frein.

O vous donc princes sans autorité, grands sans pouvoir, nobles sans honneurs, parlements sans épices, avocats sans cause, procureurs sans frais, clercs sans études, huissiers-sergents sans ordonnances, sans exploits, fermiers-généraux sans recette, commis sans barrieres, marchands ruinés, banquiers sans fonds, petits-maîtres sans chemise, évêques à pensions congrues, abbés sans bénéfice, moines tous réduits à la besace; ô vous princesses sans plaisirs, duchesses sans crédit, marquises sans équipages, comtesses sans le sou, nones sans asiles, courtisannes abandonnées, filles sans pain, venez, accourez dans mes états des terres Australes, des vaisseaux s'arment dans les ports d'Angleterre pour vous y transporter. Vous devrez cette nouvelle existence à George, & les douceurs qu'elle vous procurera, au comte d'Artois.

Venez vous joindre aux sujets qui m'ont été choisis dans la nation Angloise. Vous allez y faire naître les plaisirs & la volupté, & fleurir les arts. Bientôt, par nos travaux & votre goût, nous serons en possession de donner des

modes à la terre, & par ma ſageſſe, ma puiſſance, mon gouvernement deviendra le modele de l'hémiſphere du Sud, pendant que celui de France bouleverſera l'hémiſphere du Nord.

